

ASSOCIATION AMICALE  
DES ANCIENNES ÉLÈVES  
DU  
LYCÉE MOLIÈRE

Reconnue d'utilité publique par décret du 23 Mars 1912.

71, RUE DU RANELAGH. — PARIS

# BULLETIN MENSUEL

N° 1. — Novembre 1913

## SOMMAIRE :

- I Réunion du mois.
- II Fête du Jubilé.
- III Ce qu'est notre Association.
- IV La Bourse de l'Association.
- V Journal d'une infirmière en Serbie.
- VI Sociétaires nouvelles.
- VII Examens.
- VIII Avis.
- IX Mariages.
- X Naissances.
- XI Décès.
- XII Société de bienfaisance.
- XIII Changements d'adresses.

CAHORS & ALENÇON

IMPRIMERIES TYPOGRAPHIQUES A. COUESLANT

1913

ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENNES ÉLÈVES

DU

# LYCÉE MOLIÈRE

RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE PAR DÉCRET DU 23 MARS 1912

71, RUE DU RANELAGH. — PARIS

## BULLETIN MENSUEL

N° 1. — Novembre 1913

---

---

### Réunions de Novembre

---

**Réunion du Conseil** (pour les membres du Conseil seulement), le lundi 10 Novembre à 3 heures 1/2.

**English Club.** — Jeudi 13 à 4 heures.

**Deutscher Verein.** — Mercredi 19 à 3 heures 1/2.

**Bibliothèque.** — Les mardis 4 et 18, de 4 heures 1/2 à 5 heures 1/2. Les lundis 10 et 24 novembre, de 4 heures 1/2 à 5 h. 1/2.

**Cercle Amical.** — Dimanche 9 à 2 heures.

**Réunion de Bienfaisance.** — Jeudi 13 à 5 heures. On y arrêtera, d'une façon précise, l'organisation de la Vente de Charité du mois de Décembre et on fixera la date de l'Arbre de Noël.



### Fête du Jubilé du Lycée

---

Notre fête anniversaire des 25 ans du Lycée a été très réussie. Nous en donnerons un compte rendu détaillé dans un numéro spécial du *Bulletin* qui paraîtra ultérieurement et que

recevront les sociétaires et aspirantes. Les autres personnes qui désireraient avoir ce numéro pourront se le procurer au Lycée moyennant 1 franc.



Les souscripteurs des plaquettes commémoratives peuvent dès maintenant s'adresser au Lycée pour les obtenir.



## **Ce qu'est notre Association**

Les élèves de 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> années, quelle que soit leur nationalité, peuvent, avec l'autorisation de leurs parents, faire partie de l'Association des Anciennes Elèves du Lycée Molière, à titre d'aspirante.

Pour celles qui n'auraient pas encore entendu parler de notre Association, voici quelques détails sur sa vie et sur son but.

L'Association des Anciennes Elèves du Lycée Molière, est une société reconnue d'utilité publique. Elle a pour but : d'entretenir des relations amicales entre ses membres ; de donner un appui moral aux élèves et anciennes élèves au début de leur carrière et de les aider pécuniairement, si besoin en est, ainsi que leurs parents ou enfants.

En outre, l'Association participe à la vie du Lycée en créant des bourses de voyage et d'études pour les anciennes élèves sociétaires, comme pour les élèves actuelles, et en fondant des prix.

Une société de bienfaisance à laquelle l'Association verse le dixième de ses ressources annuelles et qui est dirigée par quelques professeurs du Lycée, accorde des secours à des familles nécessiteuses en dehors du Lycée, assure des vacances aux enfants, guide dans la vie les jeunes filles, etc.

Un *Bulletin* mensuel relate ce qui s'est dit aux précédentes réunions et indique les dates des prochaines. Une rubrique intitulée « Nos Lectures » permet à celles d'entre nous qui le désirent de soumettre leur avis sur certains livres ou extraits dont la lecture les a intéressées et de demander celui de leurs compagnes.

Des conférences faites au Lycée nous réunissent quelquefois.

Les aspirantes (dont la cotisation annuelle est de 2 francs) reçoivent le *Bulletin* et peuvent assister à toutes les réunions et conférences.

Plus tard, devenues à leur tour anciennes et sociétaires, elles pourront profiter de la bibliothèque, venir aux clubs d'anglais et d'allemand et prendre part aux conversations si intéressantes qui s'y tiennent. Enfin, à leur majorité, elles auront le droit de vote et s'intéresseront à toutes les questions qui nous préoccupent ; notamment à la prospérité de la Maison d'Éducation que nous avons fondé l'an dernier.

De plus en plus, notre Association s'étend, et nous avons besoin d'aides. Nous espérons que notre appel sera entendu dans les classes ; et que nombreuses seront celles qui, par leur adhésion d'aspirante voudront comme tant d'autres de leurs compagnes contribuer au développement de notre Association.



## La Bourse de l'Association

---

Aucune demande pour la bourse de cette année n'étant encore parvenue au Comité, nous venons rappeler à nos compagnes que cette bourse existe, et en quoi elle consiste.

Elle fut créée en 1911 sur la proposition d'un des membres du Comité qui souhaitait, dit le compte rendu de l'assemblée générale d'alors : la fondation d'une ou de plusieurs bourses qui seraient attribuées à une ou plusieurs sociétaires pour leur permettre **soit de continuer leurs études, soit de faire plus aisément tel travail ou telles recherches intéressantes, en France ou à l'étranger.**

La bourse de 1911 fut attribuée à une sociétaire préparant des examens d'anglais et désirant, pour se perfectionner dans cette langue, faire un séjour en Angleterre.

Celle de 1912, à une sociétaire qui prépare un travail intéressant en vue d'un examen à l'école du Louvre.

Nous prions les sociétaires à qui cette bourse pourrait être utile de se présenter elles-mêmes, et nous demandons, d'autre

part, qu'on veuille bien nous donner les noms des anciennes élèves susceptibles d'être portées comme candidates.

Il ne s'agit pas d'un prêt, ni d'un secours, quelques-unes de nos compagnes semblent avoir mal compris la valeur de cette bourse. C'est une distinction, décernée par l'Association, un honneur fait à celles de nos compagnes dont le travail et les capacités peuvent nous inspirer assez de confiance pour que nous soyons heureuses de leur fournir les moyens de réaliser leurs projets d'études, d'examens, ou de voyage.

---

—\*—

## **Journal d'une infirmière en Serbie (Juillet-Août 1913)**

---

Une de nos compagnes qui fut infirmière en Serbie pendant la dernière guerre a bien voulu nous envoyer le compte rendu de son séjour à Skoplié. Nous la remercions vivement du témoignage d'intérêt qu'elle donne ainsi à l'Association.

*Belgrade, 16 juillet 1913.* — Après 54 heures de voyage, nous arrivons enfin en pleine nuit à Belgrade. La gare est gardée militairement par de vieux réservistes de 50 ans au dur visage et à longue moustache. Ils ont un aspect sauvage avec leur vieux bonnet de peau de mouton, leurs vêtements déchirés et rapiécés, couleur de terre et leurs jambières de fourrure. Ils sont armés de vieux fusils dont la baïonnette à large lame ressemble à un sabre.

La douane passée, nous empilons nos bagages dans deux invraisemblables vieilles voitures, et les cochers en guenilles fouettent leurs chevaux. La nuit s'illumine soudain de longs éclairs, le tonnerre gronde, nous montons de fondrière en fondrière des rues escarpées, qui ne semblent mener nulle part. Les chevaux refusent d'avancer, le cocher descend, les tire par la bride, et soudain, sans transition, nous passons du village barbare à maisons basses, à une place moderne, bien éclairée et entourée de cafés et d'hôtels.

*Belgrade, 17 juillet.* — Dignité et silence. Nous croisons dans la rue l'enterrement d'un jeune volontaire de 19 ans. De vieux soldats du 3<sup>e</sup> ban lui rendent les honneurs et jouent une marche funèbre avec leurs étranges trompettes d'argent. Son frère, un officier, suit le cercueil, soutenant deux femmes qui ne pleurent pas, mais dont le visage douloureux fait penser aux madones des « *Prelats* » primitifs.

Nous sommes frappés par l'union admirable de tous, par la cohésion des forces utilisables. Tous travaillent à Belgrade : les vieux font les corvées de transports, les enfants de 13 à 14 ans les conduisent pour leur indiquer les chemins ; les femmes cousent pour les blessés, ou les soignent à l'hôpital. Dans les hôtels, on prépare des plats doux pour les malades. La femme de chambre de l'hôtel me demande en mauvais allemand pourquoi je suis venue ici. — Pour soigner les blessés. — Êtes-vous payée ? — Non. — Vous a-t-on forcée à venir. — Non. — Alors elle s'approche de moi, me caresse les cheveux et me dit : Merci, merci pour mes frères.

Nous allons au Ministère de la Guerre qui envoie notre petite mission de quatre chirurgiens et deux infirmières à Uskub, maintenant rebaptisée Skoplié.

*18 juillet.* — Nous quittons Belgrade à 7 heures du matin et devons en cours de route rejoindre le train militaire qui doit nous conduire à Skoplié. Les champs sont admirablement cultivés, partout des femmes la tête couverte d'un mouchoir blanc font la moisson. Un officier serbe témoin de notre étonnement, nous explique la chose. Le maire de chaque commune a décidé quelles étaient les meilleures terres labourables, et femmes et vieillards y travaillent en coopération. Avec ce système de solidarité, 90 o/o des terres ont été cultivées, et, ajoute-t-il en riant, mieux cultivées que de coutume.

*19 juillet.* — Nous faisons 4 ou 5 kilomètres à l'heure et Skoplié nous paraît toujours aussi éloigné. Nous n'avons plus rien à manger, et ne pouvons acheter de vivres à cause du choléra. Quelques officiers, apprenant notre disette, nous envoient un pain, un saucisson et du fromage, et avec le thé que nous faisons toutes les deux heures nous ne mourons pas

tout à fait de faim. Et puis ! qu'importe, tout est intéressant autour de nous. Des trains sanitaires, des trains de ravitaillement nous croisent ou nous dépassent. Partout des soldats, les jeunes en uniformes kaki, les vieux dans leurs vêtements ornés, soutachés de noir. Ce sont ces derniers qui depuis 10 mois gardent la voie ferrée, ayant pour tout abri des huttes de feuillage. Les officiers qui voyagent avec nous nous parlent des combats auxquels ils ont pris part et nous passons devant des champs de bataille. Là, pas de moissons, mais de grandes ornières profondes indiquent les déplacements de l'artillerie.

*6 heures du soir.* — Kumanovo. C'est ici qu'a eu lieu le terrible combat contre les Turcs les 23-24 octobre. Nous ne voyons dans l'immense plaine que quelques ruines, une mosquée, sur le minaret des cigognes, et plus loin un immense bâtiment, l'hôpital des cholériques. Là-bas, sur la route d'Egri Palanka, une innombrable file de lourds chariots trainés par des buffles part pour ravitailler l'armée. On se bat à 40 kilomètres d'ici. Nous sommes saisis par l'impression de guerre, de mort, et de crainte, car le choléra qui exerce ses ravages ici fait plus peur que l'ennemi.

*7 heures 1/2 soir.* — Enfin, après 40 heures de trajet pour effectuer un parcours de 440 kilomètres, nous voici à Skoplié, où l'on nous fait un accueil charmant et hospitalier. Le Colonel Guentschich, directeur du service de santé, le Commandant Michailovitch, médecin chef de l'Hôpital, et un officier d'Etat-Major, le Capitaine Minitch nous reçoivent et nous conduisent à nos divers logements. Nous prendrons nos repas au mess des officiers en attendant de pouvoir nous installer complètement à l'hôpital.

Nous faisons connaissance chez nos hôtes, une famille bulgare, des punaises de Skoplié, et passons une nuit terrible, car elles sont légion, ces punaises, et tombent du plafond sur nos lits.

*Skoplié, 20 juillet.* — L'Hôpital est installé sur la colline dans l'ancienne forteresse turque, rapidement transformée par les Serbes en un vaste hôpital, propre et aéré. La salle d'opé-

rations surtout est bien outillée, est munie de lavabos à eau bouillie.

100 blessés arrivent dans l'après-midi et 370 dans la nuit.

*22 juillet.* — En deux jours, le Commandant Michailovitch a transformé pour nous une chambre d'hôpital. Les murs sont reblanchis à la chaux. Le plancher couvert d'un linoléum. Tous nos meubles ont passé à la grande étuve, et nos lits sont posés sur des pilotis de soucoupes remplies de pétrole. C'est la guerre énergique et nécessaire aux punaises.

*23 juillet.* — Nos services s'organisent. Mlle de N. et les quatre chirurgiens français travaillent dans un pavillon séparé, où ils ont leur salle de pansements. Je reste avec le chirurgien serbe, le Capitaine Koyen, à la salle d'opérations.

*25 juillet.* — Aujourd'hui, quatre trépanations, deux amputations, deux empyèmes et trois petites interventions. Notre chirurgien ne chôme pas ! Il est très bon avec les malades et très aimé de tous. Il inspire confiance et travaille avec une sûreté et une précision admirables. Depuis 18 mois, il opère, jour après jour, sans arrêt et avec beaucoup de succès. Les visages s'éclairent quand le « Gospodine capitane » (M. le Capitaine) traverse les salles avec son bon sourire, ou avec son rire joyeux et irrésistiblement communicatif.

*27 juillet.* — Avant l'arrivée du docteur, je vais aider à la salle de pansements. Elle contient trois tables pour les grands blessés et des bancs pour les hommes atteints de blessures moins graves. Au fond, une dame serbe assise devant une table chargée d'objets de pansements donne à chacun ce qu'il demande. Deux jeunes médecins serbes travaillent ici avec un dévouement et une patience inlassables ; ils sont aidés par un essaim de fillettes de 15 à 16 ans, qui sont très fières de porter un uniforme.

La salle de pansements est une vraie tour de Babel. Nous y parlons français, allemand, anglais avec les médecins, nous essayons notre serbe avec les infirmiers, et les médecins bulgares faits prisonniers à Istip y parlent leur langue. J'admire

le tact parfait des Serbes vis-à-vis de ces prisonniers. On évite tout ce qui pourrait les froisser ou les peiner. Le lieutenant major nous montrait trois blessés atrocement mutilés par les Bulgares ; il voit arriver les deux médecins prisonniers et nous fait regarder d'un autre côté, afin que ses deux confrères ne soient pas humiliés en constatant que nous avons devant les yeux, la preuve irréfutable de la sauvagerie de leurs compatriotes.

28 juillet. — Des amputations, des trépanations, des empyèmes ! Les jours se suivent et les opérations recommencent. En huit jours, j'ai vu 25 trépanations dont beaucoup ont réussi, grâce à l'habileté du chirurgien.

Le Docteur R., médecin militaire français, est parti ce matin pour Koumanovo pour assister à l'autopsie d'un Lieutenant-Colonel de l'armée serbe blessé et achevé par les Bulgares. Cet officier avait fait le siège d'Andrinople et reçu une décoration bulgare, qu'il portait. On l'avait cloué au sol à coups de baïonnettes. Le Dr R. revient fatigué et écéuré de ce qu'il a vu, juste à temps pour amputer un de ses malades. A 1 heure, au moment où il va se mettre à table, l'infirmier vient le chercher pour une hémorragie grave. Trop tard, le malade meurt quand le Docteur arrive.

Nous passons une heure de repos sous la tonnelle qui domine la Vardar. Nous sommes tous silencieux, trop fatigués et émus pour pouvoir même discuter politique avec les journalistes français qui prennent leur repas avec nous. La vue est ravissante, au fond les montagnes bleuies par l'éloignement, à nos pieds la rivière bordée de peupliers et la ville avec ses minarets et ses jardins. On entend un bruit de roues. C'est une longue théorie de chariots trainés par des bœufs, qui nous amènent les blessés du dernier combat. Sur des brancards portés par des surnuméraires réquisitionnés pour ce service, sont les plus gravement atteints. D'autres suivent à pied, se soutenant sur de longues branches d'arbres ou sur leur fusil renversé transformé ainsi en béquille. Ils sont plus de 300 ! On les trie dans la cour, on les inscrit et pendant ce temps avec les petites serbes, nous leur faisons boire du thé. On entend de tout côté : O-ti-teli tchai ? — Fala gospoystza ! —

Veux-tu du thé ? — Merci, Mademoiselle ! — Il y a 4 jours qu'ils sont blessés et bien fatigués par le transport. Il y a deux opérations d'urgence à faire, et puis des pansements, avec frénésie jusqu'à 9 h. 1/2. La petite salle est lugubre. Du sang, du pus, des vers qui grouillent dans les plaies, beaucoup de têtes qu'il faudra trépaner demain, un bras emporté complètement ! Ceux qui m'impressionnent le plus sont les blessés de la colonne vertébrale, devenus paraplégiques, et qui vont mettre 10 à 30 jours à mourir. Hélas, pour eux, pas d'opération qui sauve !

Tous les blessés qui ont employé le pansement individuel sont en bon état, mais les Monténégrins qui n'en ont pas eu arrivent dans un état lamentable.

La sensibilité s'émousse après 4 heures de pansements et l'on arrive à ne plus voir l'homme qui souffre, mais seulement la plaie qu'il faut panser ; pourtant cette journée du 28 juillet reste pour moi comme un horrible cauchemar et je ne peux pas y penser sans frissonner.

*29 juillet.* — Six trépanations. Nous travaillons ferme tout le jour et à 9 heures du soir arrivent vingt grands blessés. Nous pansons jusqu'à minuit, si fatiguées que nous sommes comme des automates et que cela ne m'émeut pas de voir trois cholériques sur les tables à pansement. On les évacue au pavillon d'isolement. Nous changeons de blouse et nous désinfectons nos mains. A une heure du matin, on vient nous réveiller pour une opération d'urgence. La salle d'opération mal éclairée est lugubre. Nous faisons au malade de l'huile camphrée, du serum ; son pouls remonte, et le chirurgien décide d'attendre le jour pour opérer.

*1<sup>er</sup> août.* — On amène aux pansements un blessé qui a eu le bras emporté et la mâchoire défoncée. Il dit qu'il regrette seulement sa moustache (*sic*) et qu'il aura honte de rentrer rasé au village ! Un pauvre petit lieutenant qu'on amène ensuite a été amputé d'une jambe, et l'autre est dans un état lamentable. Il a un sourire étrange, presque hagard... de trop de souffrance. Aujourd'hui, il a fallu inciser et drainer sa pauvre jambe, sans narcose, car il est trop faible. Je suis

restée près de lui, tenant ses mains, essuyant son front, et je n'oublierai jamais l'expression de son visage. On n'arrive pas à dépasser une certaine somme de souffrance.

3 août. — Nous sommes réveillées à 5 heures du matin par des chants sous nos fenêtres. Ce sont les surnuméraires qui campent dans les rues, qui font la prière. La musique est très simple et prenante et tous ont l'air profondément recueillis.

C'est dimanche. Nous en profitons pour aller rendre visite à deux petites infirmières serbes. L'une d'elle, Polyxène Ilitch, est très jolie, et parle un français charmant qu'elle a appris chez les Sœurs à Salonique. Sa mère nous reçoit comme ses enfants. Nous parlons la langue internationale des sourires et des gestes et nous nous comprenons un peu, grâce à notre gentille interprète. Celle-ci nous montre tout son trousseau auquel elle travaille depuis des années, et court ensuite nous chercher des confitures et de grands verres d'eau glacée. Il fait très chaud, nous avons très soif, mais je dis en anglais à ma compagne qu'il faut refuser l'eau à cause du choléra ! Polyxène sourit de notre refus ! Elle est bouillie ! dit-elle, bouillie 20 minutes par moi ce matin, et j'ai entouré les cruches de glace pour que vous la buviez bien froide. La « maman » nous demande nos noms, notre parenté, elle veut savoir si Mlle de N. est ma cousine de père, ou de mère ! Nous jugeons les liens de parenté serbes difficiles à saisir. Puis silences et sourires et enfin cette question : En France, est-ce que les jeunes filles doivent s'acheter un mari ? et nous répondons en riant : Quelquefois !

9 août. — Depuis la signature de l'armistice, nous avons moins de travail. On évacue les malades transportables sur Belgrade et la Serbie.

10 août. — La paix est signée ! Le canon nous l'annonce. Dans toutes les bouches, on entend ce mot magique : « mir », la paix.

Nous accompagnons nos blessés jusqu'au train sanitaire et leur distribuons à tous des cigarettes en l'honneur de la paix. On entend des « sbogom » (adieu) émus, des Fala, Fala

Gospoytza ! — Merci, merci, Mademoiselle, — et nous voyons partir tous ces braves que nous avons tant admirés pendant un mois.

Le train est très bien installé : des brancards suspendus par des appareils français, très ingénieux, assurent aux blessés le maximum de confort et le minimum de secousses.

12 août. — Nous opérons aujourd'hui pour la dernière fois. Nous sommes tous attristés à l'idée de voir finir ce mois de bonne camaraderie et de travail en commun, et à l'idée de quitter nos amis serbes qui ont été si bons et si aimables pour nous. Le Commandant Michailovitch nous envoie deux automobiles de l'état-major et avec le D<sup>r</sup> Koyen nous envoie passer l'après-midi à Tetovo à 60 kilomètres de Skoplié. La promenade est charmante, malgré l'état lamentable des routes turques. La petite ville est restée très orientale. Nous allons au monastère des derviches tourneurs. Il est en fête ! On y célèbre la paix par un bal champêtre où tous dansent le « kolo » sur une prairie en pente. Cette danse ressemble à nos rondes de paysans bretons et est très lente et pleine de dignité. Nous regardons et puis courageusement nous nous joignons aux danseurs. Au moment de partir, les trois soldats qui sont l'orchestre de la fête, jouent la « Marseillaise ». Nous ne nous y attendions pas, et tous respectueusement, les larmes dans les yeux, nous écoutons cet écho de France, entendu au fond de la « Vieille Serbie ».

13 août. — Départ pour Salonique, d'où nous devons rentrer en France, par Athènes et Brindisi. Les adieux de nos amis sont cordiaux et émus ; ils aiment tous la France et savent, dans leur joli français « slave », nous remercier d'être venus à eux dans leurs heures de détresse. Pas un de nous qui n'ait été heureux de faire son possible pour soulager les souffrances du petit peuple héroïque qui nous a rempli d'admiration pendant tout notre séjour en Serbie.

## **Sociétaires nouvelles**

---

D. Kahn, 18, quai Debilly.

Madeleine Laborde, 25, boulevard Flandrin.

Germaine Laborde, 25, boulevard Flandrin.

— « » —

## **Examens**

---

### **Certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire de jeunes filles (Lettres)**

Louise Weiss.

### **Baccalauréat de Droit**

Manuela Cassella.

### **Diplôme de fin d'études**

Irma Mayet.

Stéphanie Grünwald.

### **Certificat d'études secondaires**

Christiane Arrowsmith.

Céline du Ferron.

Valentine Cossange.

Rosine Engelmann.

### **Baccalauréat latin-langues**

Jeanne Daguillon.

### **Brevet élémentaire**

Marguerite Boudret.

— « » —

## Avis

---

Un cours de dessin et de peinture — Natures Mortes, Modèle Vivant, Composition décorative, Anatomie — est ouvert à Auteuil, par une des sociétaires.

On peut s'adresser à Mme la Directrice pour avoir tous les renseignements.



Les jeunes filles qui désireraient étudier l'Histoire de l'Art, pendant cette année scolaire, en visitant les Musées et les monuments de Paris sous la conduite d'un professeur peuvent s'adresser à Mme la Directrice qui voudra bien donner tous les renseignements.



## Mariages

---

On nous annonce le mariage de :

Mlle Jeanne Biers avec M. Edouard Touzet.

Mlle Jeanne Richain avec M. Marcel Giraud.

Mlle Jeanne Seurre avec M. le Docteur Maurice Deblock.

Mlle Suzanne Parent avec M. Henry Sciana.

Mlle Alice Meurer avec M. Robert Duvoisin.

Mlle Louise Cruet avec le Docteur F.-M. Cadenat, ancien Interne des Hôpitaux.

Mlle Hélène Porta avec M. Henri Verdière.

Mlle Simone Lapaine avec M. Thor Carlander.

Mlle Madeleine Vignoy avec M. Albert Demulling.

Nous adressons à nos compagnes nos sincères félicitations.



## Naissances

---

M. et Mme Louis Reyss (Marcelle Guntz) nous font part de la naissance de leur fille Monique.

M. et Mme Roger A. Lévy (Elise Siligmann) nous annoncent la naissance de leur fils Alain.

M. et Mme Alvarès de Toledo (Madeleine Descubes) nous font part de la naissance de leur fils Ernesto.

---

— ✕ —

## Décès

---

On nous annonce la mort de :

M. Pruvost, Inspecteur général honoraire de l'Instruction publique, Commandeur de la Légion d'Honneur, grand-père de Madeleine Nicol.

M. Laurans, grand-père de Mlles Marcelle et Marie Rheins.

M. Dujardin-Beaumetz, Ancien Sous-Secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, oncle de Mme Lemoine (Marie Dujardin-Beaumetz).

M. Normand, oncle de Mme Charpentier (Charlotte Douchez).

M. Henri Halphen, Capitaine d'artillerie, frère de Mme Durkheim (Marie Halphen) et de Mme Lyon-Caen (Georgette Halphen), et oncle de Germaine Schneider.

Mme Dreyfus-Cardozo, grand' mère de Mlle Valentine Meyer-May.

M. Paul Bottollier, fils de Mme Bottollier et frère de Mlle Marguerite Bottollier.

M. Adam, frère de Mlle Jeanne Adam.

Nous prions Mme Bottollier et nos compagnes de recevoir nos condoléances.

---

Nous sommes frappées par de nouveaux deuils.

Deux de nos sociétaires sont mortes pendant les vacances :

*Suzanne Ernest*, une des plus jeunes, qui se proposait de nous prêter un concours actif cette année, a été enlevée à l'affection des siens en quelques jours.

*Anne-Marie Bourgeois*, une de nos sociétaires de la première heure, demeurée très attachée au Lycée.

Nous prions leurs familles de recevoir ici l'expression de nos sentiments bien douloureux et de nos regrets.

---

## Société de Bienfaisance

### APPEL

---

Notre Société de Bienfaisance n'a pu se réunir au mois d'octobre. Elle n'a point chômé cependant. Le jeudi, 16 octobre, quelques-unes d'entre nous recevaient au Lycée bon nombre des enfants qui ont pu, grâce à notre Société, passer quelques semaines à la campagne.

41 enfants ont été confiés par nous, cet été, à la Ligue fraternelle, qui leur a assuré dans la Charente-Inférieure, dans les Deux-Sèvres, près de Bourges ou de Vesoul, un ou deux mois de bonnes et joyeuses vacances.

29 de nos filles et garçons ont passé un ou deux mois dans le Loiret sous les auspices de l'Œuvre de la Chaussée du Maine.

Il n'en est guère qui ne soient revenus chez eux enchantés de leur séjour à la campagne. Beaucoup d'entre eux y ont gagné plusieurs livres. Tous, sans exception, désirent y retourner.

Outre les 70 enfants que nous avons ainsi envoyés dans des colonies de vacances, 37 femmes et enfants ont pu, grâce à des placements particuliers ou en allant retrouver leurs familles en Normandie, en Bretagne, voire même en Suisse, se reposer vraiment et reprendre des forces.

Nous sommes très particulièrement reconnaissants à la Compagnie des Chemins de fer de P. L. M. qui a bien voulu accorder des facilités de circulation à certains de nos voyageurs.

Surtout nous sommes bien heureuses de penser aux délicieuses vacances que deux anciennes élèves du Lycée ont procurées à 4 de nos enfants, en les invitant à passer à la campagne, auprès d'elles, de 3 à 7 semaines.

Malgré cette aide, et bien que certaines mères de famille s'efforcent de nous apporter 5 francs, 10 francs, parfois même un peu plus, pour nous aider à assurer à leurs enfants de l'air pur et du repos, nos frais de vacances sont considérables.

À la Ligue fraternelle nous venons de remettre 2.170 fr. ; à l'Œuvre de la Chaussée du Maine tout près de 1.550 fr. ; et pour les autres voyages et pensions, nous avons dépensé plus de 800 fr.

Et nous avons des orphelins dont il nous faut payer la pension chaque mois ; un malade dont la guérison semble assurée si nous pouvons le laisser encore quelques mois au Sanatorium de Bligny ; de jeunes garçons dont l'avenir tout entier dépend de l'apprentissage que nous leur rendons possible ; des veuves, hélas ! qui succomberont si nous ne les aidons pas à élever leurs enfants.

Pour que l'hiver ne soit pas trop dur aux familles que nous suivons et pour que l'été prochain voie se renouveler nos joyeux départs pour la campagne, il nous faut remplir notre Caisse, presque vide ! Et c'est pourquoi nous demandons instamment aux élèves anciennes et actuelles de faire tout ce qui sera en leur pouvoir pour que notre *Vente* annuelle soit productive plus que jamais.

Il est décidé, dès maintenant, qu'elle aura lieu *le mercredi 10 et le jeudi 11 décembre*.

— "X" —

## Changements d'adresse

- Mme C. Charpentier (C. Douchez), 6, rue Ferdinand Fabre.  
Mlle Courtin, Ecole Normale supérieure de Sèvres.  
Mme Alvarès de Toledo (M. Descubes), 180, avenida Alvear, Buenos-Aires (République Argentine).  
Mme Ludovic Marchand, 3, rue Bargue.  
Mme Maximilien Lévy (S. Bernheim), 10, cité d'Hauteville.  
Mme Paul-Lucien Lévy (M. Lévy), 29, avenue du Président Faure, St-Etienne (Loire).  
Mme Ebersolt (J. Maury), 1, rue Charles Dickens.  
Mlle Marianne Barsky, 35, rue Vincuse.  
Mlle Anna Melkior, Cayenne, Guyane française.  
Mlle Jeanne Mantoy, 5, rue Ste-Marie, Le Mans.  
Mme L.-C. Eade, 28, avenue Casimir, Asnières (Seine).  
Mlle Suz. Karpelès, Emerson Club, 19, Buckingham Street Strand, Londres.

---

*Le Gérant* : A. COUESLANT.

---